L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux—No. 73 rue ... Chartres.

NOUVELLE-ORLÉANS.
VENDREDI MATIN, 3 MARS.

FEUILLETON.

LA GUEULE D'ENFER.

PAR MME LÉONTINE ROUSSEAU.

X

—Croyez-vous, dit Irène, que je lui ai dicté sa réponse, Andrée? Oh! comment pouvez-vous être aussi injuste! Je suis loin d'être votre ennemie, car je vous trouve trop à plaindre.

—Et pourquoi? demanda Andrée; il faut réellement s'armer d'une patience et d'une humilité à toute épreuve pour rester ce soir auprès de vous. Jeune voix en moi rien qui puisse exciter votre pitié. Est-ce la perte du trousseau ou la névralgie de M. de Bergue ici vous tourmente à ce point? Est-ce un souvenir du passé et craignez-vous donc, à l'époque de votre mariage, qu'un ajournement ne vint le faire manquer?

—Non, je n'avais aucune crainte, car Robert m'aimait; pour m'adresser une telle question, il faut que vous-même, chère et malheureuse enfant, redoutiez quelque chose... Rassurez-vous, Andrée; vous me haïssez, je le sais, je le sens; mais laissez moi plaider contre vous pour votre propre bonheur. Attendez, avant de soupçonner pas encore et tout pourra s'arranger.

Elle parlait de sa voix la plus douce; tout en elle exprimait l'inquiétude affectueuse d'une tendre sœur qui craint pour sa sœur, et pourtant, cette femme était-elle partie durant des années, elle n'aurait pu ternir des mots qui atteignissent plus douloureusement. Andrée, Chercher à jeter du doute, de la méfiance dans votre esprit contre l'être que vous aimez le plus au monde, et cela avec les apparences d'un tendre intérêt, c'est le plus grand raffinement de la cruauté féminine. Le gant était jeté; désormais elles étaient ennemies, ennemies jusqu'à la mort.

—Je crois trop loin! pensa Mme de Mardor en s'asseyant près du foyer, une main passée autour du bras de son mari et de l'autre protégeant son visage contre les ardeurs du feu. L'a-t-il mise en ses gardes ou bien seulement frappée? Si elle en vient à une explication avec lui avant que mes projets ne soient mûrs, qu'arrivera-t-il? Il s'agit de ma liberté et de mon bonheur!

Tandis que ces deux femmes de nature si différente, l'une un démon, l'autre un ange, avaient le cœur plein de la même image, que faisait Julien pour passer les tristes heures de cette longue soirée de décembre?

Resté dans sa bibliothèque, il regardait d'un air moitié ironique, moitié désolé, les portraits de ses ancêtres et les tableaux appendus aux murs; car, chose étrange, ce n'étaient pas les livres, mais les peintures qui abondaient dans cette pièce.

Il y avait des cavaliers pointe par Van Dick; des portraits de femmes dont la beauté avait été immortalisée par les poètes; des colombes enlevant des bergères qui étaient tous beaux, ces Berquez; mais ce qui attira le plus et frappa péniblement leur descendant ce soir-là, c'était l'ombre de mélancolie que réfléchient leurs yeux noirs et leurs larges fronts pleins d'audace.

—Il ont tous mal fini! murmura-t-il! nous sommes condamnés, nous autres Berquez, à être fous, méchants ou malheureux!

Il faut maintenant nous introduire dans une famille déjà entrevue au commencement de ce récit; je veux parler des Vieuxchamp, voisins de campagne de M. de Mardor.

Ce qu'il y a de pis pour un grand seigneur après la pauvreté, c'est la parcimonie. Pour moi, le pauvre pas avant l'avare, mais comme de par le monde le mien riche est le moins estimé, je me contenterai de prier mes lecteurs de faire au moins de Vieuxchamp l'honneur de lui donner le second rang dans leur mépris.

Déjà nous avons eu l'honneur de parler de la comtesse; c'était la dame qui avait essayé d'humilier Mme de Mardor lorsque pour la première fois elle s'était trouvée en sa présence.

Quand elle épousa le comte de Vieuxchamp elle était sans aucune fortune, et non-seulement elle n'avait rien à attendre de l'héritage du duc son père, mais on savait qu'elle serait obligée de lui faire une pension. Les premiers temps de son mariage furent des temps difficiles; le comte n'était pas riche, il avait au plus haut degré l'orgueil de caste et un grand désir de briller. Il avait épousé sa femme pour sa seule noblesse, mais il redoutait la pauvreté; la comtesse dut lutter contre la volonté de son mari, qui ne voulait point satisfaire les exigences de sa famille, et aussi contre les demandes incessantes de cette dernière. De là un intérieur tourmenté, une vie des plus mesquines au dehors, afin de pouvoir étaler le plus grand luxe possible au dehors.

De cette union étaient issues trois filles longues et sèches, aux yeux bleus, une chevelure abondante et d'une couleur indécise; elles n'étaient point laides, les adorateurs de blason les eussent même trouvées presque belles, car elles avaient assez grand air, mais la grâce manquait à chacune d'elles, et l'empreinte d'une personnalité exagérée et de prétentions excessives, fruit d'une éducation faussée, donnait à leur physionomie, qui n'avait rien de particulièrement désagréable, un aspect peu sympathique. Ces trois grandes filles, à l'âge de la femme n'inspiraient plus d'idées et de désirs, ressemblaient à trois portraits de famille descendus des vieux cadres vermoulus.

La plus jeune, Odette, avait été destinée, dès la naissance, par des parents idolâtres à épouser un jour Julien de Berque. Elle avait accepté son sort avec un empressement qui témoignait autant de son bon goût que de son obéissance, car Julien était un cavalier parfait. Elle avait fermé les oreilles sur les fautes de jeunesse qu'il avait commises et dont le bruit était venu jusqu'à elle, non parce qu'elle l'aimait comme Andrée de Mardor, mais au contraire parce qu'elle ne l'aimait pas; elle espérait que plus il ferait de folies, plus elle avait de chances de devenir sa femme.

Et tout vraiment, pour cette fille ambitieuse, une grande souffrance lorsqu'elle le vit très empressé auprès d'Andrée et s'occuper exclusivement d'elle, au bal que les Vieuxchamp donnèrent à leur retour dans le domaine de ses pères. Le moment de la désillusion avait été terrible, mais elle connut toute l'étendue de son malheur quand le triomphe d'Andrée fut certain et le mariage décidé; elle voulut vaincre à tout prix la douleur d'une telle déception et avec ce beau courage qu'ont les femmes en pareille occasion, elle fit à sa voisine de campagne une visite de félicitation avec l'arrière-pensée que ce qu'il y avait de mieux pour soi était de se réserver l'intimité de la future châtelaine de Berque.

Si le comte était parcimonieux, sa femme l'était plus encore. Elle donnait à ses filles de brillantes toilettes lorsqu'elles devaient paraître en public; elles avaient, en revanche, pour l'intérieur, une mise plus que négligée, et elle leur refusait même les choses les plus nécessaires.

Le renommée apprit bientôt à Vieuxchamp les économies qui se pratiquaient chez le comte; aussitôt la méchanceur d'Andrée devint le sujet des préoccupations de la mère et de ses filles.

—Quelles nouvelles! écrit la comtesse, entrant précipitamment un matin dans la chambre de ses filles. Je reçois à l'instant une lettre de Mardor; le mariage est rompu et Julien de Berque vient de partir pour l'Italie. Peut-on imaginer un pareil scandale!

Odette, qui avait gardé le silence pendant que ses sœurs répondaient par des exclamations aux exclamations de leur mère, se demandait si vraiment qui rêvé ce jeune homme de Berque n'allait pas enfin se réaliser; puis elle se mêla à la conversation et dit d'un air pensif:

—J'ai toujours supposé qu'Andrée de Mardor était une personne très désagréable, et je suis heureuse que son fiancé s'en soit aperçu; autrement, quel est été le sort de ce pauvre jeune homme!

—Ce ne serait être la sans cesse rupture, dit-elle, qui n'avait pas les mêmes raisons que sa sœur pour détester Andrée; elle vivait sans doute de quelque fâcheuse découverte à propos de l'indigne femme que M. de Mardor a jugé bon d'épouser, après l'avoir rencontrée dans le fond quel monde de Paris! J'ai toujours cru que ce n'était qu'une aventurière sans doute, de Berque en est aujourd'hui convaincu, et il ne veut plus d'une alliance qui le mettrait continuellement en contact avec une femme perdue.

Telle s'était autrefois parée de l'orgueil de trousser M. de Mardor. Sa vertueuse indignation toute bleue s'expliquait donc jusqu'à un certain point.

—Les renseignements qu'on donne à ma mère, dit Jeanne, peuvent être fort exagérés, et, avant de juger les faits, attendons de savoir au juste ce qui s'est passé.

—Mon correspondant est digne de foi, reprit la comtesse; du reste, je saurai bientôt à quoi m'en tenir, car je vais dès aujourd'hui envoyer à Mardor une invitation à dîner, et demain nous irons faire une visite au château; nous pourrons ainsi apprendre quelque chose.

—Et laquelle de nous vous accompagnera, ma mère? demanda Jeanne.

Odette, et vous aussi, Jeanne. J'aurais vivement désiré renouveler toute notre fâcheuse déception et avec ce beau courage qu'ont les femmes en pareille occasion, elle fit à sa voisine de campagne une visite de félicitation avec l'arrière-pensée que ce qu'il y avait de mieux pour soi était de se réserver l'intimité de la future châtelaine de Berque.

Si le comte était parcimonieux, sa femme l'était plus encore. Elle donnait à ses filles de brillantes toilettes lorsqu'elles devaient paraître en public; elles avaient, en revanche, pour l'intérieur, une mise plus que négligée, et elle leur refusait même les choses les plus nécessaires.

La